

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

MAURIAC octogénaire

Le déclin de François Mauriac aura été jalonné par ses *Mémoires intérieurs*, dont le deuxième volume vient de paraître chez Flammarion. L'un et l'autre sont d'une facture impeccable, d'une pureté qui font de leur signataire, après Montherlant, le plus grand styliste de l'heure — et Mauriac lui-même le reconnaît quand, à propos de son collègue académicien, il parle d'une "écriture jaillie, à travers trois siècles, de la profonde nappe classique".

Que Mauriac, dont "les premiers *Mémoires intérieurs* sont l'histoire d'une prise de conscience à travers les œuvres préférées", ne lise plus que par profession, cela s'entend. Mais il ne parcourt certes pas exclusivement ses œuvres préférées, puisqu'il en condamne un certain nombre. Ainsi de Maurice Barrès qui pourtant le révéla; ainsi de Musset, de Colette, des Goncourt et de Léautaud, "ce vieux Narcisse obstiné qui, penché sur toute dépouille, y cherchait avidement le reflet de sa propre décomposition"; ainsi du nouveau roman et de la littérature dont il stigmatise les "robegillades"; ainsi enfin des poètes patentés qui, sans avoir jamais lu, s'improvisent dans la difficile carrière des lettres où ils se croient transformés en phénix.

Gide et Guillemin restent les plus violemment pris à parti. Au sujet du premier: "La génération d'avant celle de Gide gardait un reste de pudeur, écrit par exemple le mémorialiste. On ne se déshabillait pas encore en public, on ne se mettait pas

tout nu devant le monde". Au sujet de la critique-passion du professeur Guillemin, Mauriac observe par ailleurs qu'elle se fonde sur des correspondances privées, des carnets intimes qu'un auteur accumule durant sa jeunesse, sans avoir encore atteint à la notoriété et partant sans grande attention. "Voici donc le danger d'après la mort, conclut Mauriac: nous risquons d'être livrés à des Guillemin: nous, notre vie — et non pas notre vie telle que nous la connaissons, ce qui en émerge à la surface de notre mémoire, mais cette part immense, inconnue de nous-mêmes, et que l'oubli recouvre".

Il faudra attendre le second volume de son autobiographie pour que l'analyste s'aperçoive du biais où il s'est engagé: loin d'embrasser la vie d'un seul regard, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, il n'a considéré que l'entre-deux. "Dans l'entre-deux, explique-t-il, il y eut une vie d'homme pareille à toutes les vies d'homme, tissée d'ambitions et de désirs. Le fleuve du paradis de l'enfance avait disparu sous terre, et il a rejailli dans le désert de tes derniers jours".

L'époque médiane fut donc celle des différents combats: engagements littéraires dont nous avons précédemment donné quelques exemples, croisades pour la conversion d'un André Gide et d'un Martin du Gard et surtout, parce que "cette pauvre période littéraire est une très grande époque politique", luttes contre l'Action Française et subséquemment pour De Gaul-

le. Ces polémiques, une partie de l'année, retinrent Mauriac à Paris, loin de la campagne où s'écoula sa jeunesse et loin de Malagar où l'octogénaire s'est désormais retiré.

La vie publique d'un homme qu'on imagine si tranquille fut moins édifiante qu'on ne le croit d'ordinaire et c'est peut-être la raison pour laquelle Mauriac, dans ses *Mémoires*, se réfugie de bonne heure dans les souvenirs d'enfance ou les réflexions du vieillard chrétien. Il évoque néanmoins son passage au *Boeuf sur le Toit* où se réunirent, au cours des années 20, les surréalistes et les jeunes écrivains de la capitale: Cécile, Aragon, La Rochelle, Breton. "Très peu d'alcool suffirait à me mettre hors de moi", admet humblement l'auteur du *Baiser au lépreux* qui, jusqu'au milieu du plaisir, cédait pourtant aux scrupules enracinés en lui depuis son jeune âge: "Je retiens seulement, écrit-il, que de cette bacchanale montait une vapeur funeste et qu'il n'est pas étonnant que demeuré chrétien, même quand je cédais à la folie commune, j'aie éprouvé aussi l'angoisse de l'homme averti qui sait que la peste est à bord et quel est le vrai nom du maître d'équipage".

Mais "il me faut vivre à Paris par une loi inéluctable", annonce Mauriac, et non par inclination naturelle. La ville, "empoisonnée de pétrole, encombrée d'autos sans garage", devient comme le symbole d'une ère nouvelle que l'auteur des *Mémoires* condamne. L'auto envahit même la campagne: "Sa multiplication can-



céreuse a rongé les bordures d'arbres. Les vieux ormes sont partis les premiers. On abat maintenant les platanes, et les chemins de France, dont chacun avait son aspect familier et irremplaçable, se confondront bientôt en une piste uniforme".

Fuyant la ville pour Saint-Symphorien ou Langon, Mauriac y est harcelé par le bruit, incapable de s'y adonner à la méditation comme autrefois. "Il n'y a plus de silence nulle part"

pour un vieux de la vieille qui n'a connu dans son enfance ni radio, ni téléphone, ni cinéma, ni même électricité. "Voilà que j'en ai assez, tout à coup, s'indigne l'homme de lettres. Le moteur règne sur la terre et dans le ciel. La chimie empoisonne les oiseaux, dont certaines espèces disparaissent. Le rossignol, l'entendrai-je chanter cette année, lui qui m'empêchait de dormir autrefois?"

(Suite en page 3)

dans ce numéro:

- Wagner par l'OSM
Page 7
- Denise Pelletier-Courage
Page 4
- Ficelles dramatiques
Page 6
- L'âme de Tchekov
Page 5

Le royaume des pique-assiettes

Hommage à Claude Champagne

Ce soir, à 10 heures, le réseau français de télévision rendra hommage à l'éminent compositeur Claude Champagne, décédé le 21 décembre dernier, en présentant l'Heure du Concert qui lui fut consacrée, il y a exactement deux ans. On y entendra les oeuvres suivantes: Suite canadienne, Symphonie gaspésienne et Altitude.

Supplément de création

À la fin du mois de mars, tout probablement, Le Cahier publiera un supplément de quatre pages (ou plus) consacré à la création littéraire. L'expérience de l'an dernier avait été couronnée de succès et nous espérons cette année recevoir des textes d'aussi bonne qualité.

L'annonce officielle de ce supplément se fera sous peu, en attendant que les derniers détails techniques soient résolus. Tous les étudiants du campus seront alors invités à soumettre poèmes et prose.

Thériault et l'immoralité

Vous lisez La Patrie? C'est amusant quelquefois. En page deux, il y a toujours un texte rigolo de Carl Dubuc et aussi les pertinentes remarques de Léopoldine. Ah! Léopoldine, nous aimerions bien souvent avoir vos sources d'information!

Mais comme il arrive bien souvent dans le métier, Léopoldine, pour une fois, s'est trompée. C'est ce que du moins nous a dit M. Alain Stanké des Editions de l'Homme.

Léopoldine avait dit qu'un manuscrit d'Yves Thériault avait été refusé par M. Lésperance, directeur de la maison susdite, parce que la moralité y était offensée. Pauvre Thériault: être accusé d'un crime si abominable, et pis, être accusé faussement! Léopoldine en rougit sûrement dans son coeur de femme!

De toute façon, les Editions de l'Homme doivent publier au prochain Salon du Livre un roman de Thériault. Sera-t-il immoral? Léopoldine nous le dira. Peut-être.

Mgr Savard au TNM

En fin de saison, le Théâtre du Nouveau Monde pré-

sentera La Dalle-des-Morts, la dernière pièce de Félix-Antoine Savard. Dans une entrevue qu'il accordait il y a quelques temps à un jeune et brillant journaliste de la métropole, Mgr Savard souhaitait que sa pièce soit jouée dans les collèges classiques. Le TNM sera-t-il à la hauteur?

L'Age de Pierre (ou "de pierre") de Jacques Langui-rand, qui devait être présenté cette saison, ne le sera qu'au début de 1967.

"JEANNE ET LES JUGES"

La Nouvelle Compagnie Théâtrale annonce son deuxième spectacle de la saison: Jeanne et les Juges de Thierry Maulnier, avec Michèle Rossignol, Henri Norbert, Georges Carrère, Jean-Pierre Masson, Gilles Marsolais, Nathalie Naubert, Françoise Gratton et Jean Doyon. Mise en scène de Georges Groulx. Du 10 janvier au 5 février.

Le Grand Théâtre de Québec

Le projet du Grand Théâtre de Québec qui s'érigera sur le quadrilatère délimité par le boulevard Saint-Cyrille, la rue Maisonneuve, l'avenue Turnbull et la rue Claire-Fontaine, sera réalisé par le Gouvernement du Québec avec l'aide du Gouvernement fédéral et une contribution de chacune des autres provinces du Canada, en vertu de la loi concernant la commémoration du centenaire de la Confédération.

Le créateur de cette conception primée lors d'un concours ouvert aux membres de l'Institut royal d'architecture du Canada est l'architecte urbaniste Victor Prus, de Montréal.

L'édifice réunit deux salles de théâtre et la musique tout comme le Conservatoire de musique de la province de Québec. La grande salle sera le centre de manifestations d'envergure, théâtrales, musicales et autres. D'une capacité variant entre 1,600 et 1,800 sièges, elle s'adaptera aux différents spectacles qui s'y dérouleront tout en présentant une ambiance propice à la présentation de chacun d'eux.

Le petit théâtre, de 400 sièges environ, est situé au-dessous de la grande salle. Il a été conçu comme salle polyvalente pouvant s'adapter rapidement à différentes formes de théâtre intime, conventionnel ou expérimental et à d'autres formes de spectacles tels que musique de chambre, petit opéra, conférences, etc.

"Isabelle"

Au Théâtre de la Place Ville-Marie, la nouvelle année débutera le 11 janvier avec Isabelle, une pièce "inédite" de Pierre Dagenais. Distribution: Yves Létourneau, Jacques Godin et Jean-Pierre Compain.

Pendant cinq ans, on n'avait guère entendu parler de Pierre Dagenais: il se serait enfermé chez lui pour écrire et étudier. Il a fait un retour sur la scène littéraire à la fin d'octobre en publiant le premier numéro de ses Coups de Gueule (dont nous parlerons plus en détail la semaine prochaine).

Pierre Dagenais est aussi l'auteur d'un téléthéâtre intitulé Isabelle et qui fut présenté à la télévision le 12 novembre 1961. Il ne s'agirait pas tout à fait de la même chose.

Angélique et le XVIIe s.

Les cinémas Canadien et Plaza présentent encore cette semaine Merveilleuse Angélique, faisant suite à Angélique marquise des Anges. La série, soyez patients, est en quatre épisodes. Pour les fervents du XVIIe siècle, il y a parfois d'heureuses reconstitutions et des rappels intéressants sur la société littéraire et artistique de cette époque. Une excellente détente.

Sur l'humanisme et l'éducation

Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université Laval, M. Maurice Lebel compte à son crédit une quinzaine d'ouvrages auxquels sont venus s'ajouter récemment une traduction et des essais. Intitulée Un plaidoyer pour la poésie, sa traduction de An apology for poetry de Sir Philip Sidney est précédée d'une longue introduction et complétée par de nombreuses notes. M. Lebel publie par la même occasion des Essais sur l'éducation et l'humanisme, un pesant volume de 480 pages où sont consignés des articles sur le rapport Parent, le rôle de l'université au XXe siècle, l'enseignement de l'anglais, le parler français, l'avenir des humanités, etc. On peut se procurer ces deux ouvrages en écrivant à la Faculté de Lettres de l'Université Laval, Québec 10.

Rétrospective

Chaque année, la littérature canadienne-française atteint de nouveaux sommets.

La saison 1965-66 ne fait pas exception et le Cahier, le 27 janvier prochain, compte en donner une rétrospective. On y lira notamment des articles sur Hubert Aquin, Adrien Thériot, Roger Fournier, Claire Martin, Jean Simard, Claude Jasmin, Roland Giguère, André Laurendeau, Jean-Jules Richard, Claude Mathieu, André Vachon, Jean Basile, Monique Bosco, Raymond Barbeau et quelques autres. De plus, le Cahier publiera des inédits que quelques-uns de ces auteurs nous ont déjà fait parvenir. On comprend que cette rétrospective suscite un intérêt considérable dans les différents milieux littéraires de la métropole.

Billets

"pour étudiants"

Vous connaissez le refrain: "billets pour étudiants: \$1." Quelques fois, il s'agit de bons billets. Pas toujours. Et voici que deux "organismes" nous communiquent qu'ils accordent des réductions importantes sur les prix des billets à l'intention des étudiants. D'une part, pour chacun de ses spectacles, Canadian Concerts and Artists (CCA), offre des billets à un dollar. Et il ne s'agit pas ici de bons billets, mais d'excellents billets. Pour un dollar, vous pouvez assister aux spectacles des meilleures places.

D'autre part, le Théâtre de l'Egrégore nous informe qu'il met à la disposition des étudiants de l'Université, sur présentation de leur carte de l'AGEUM (elle servira au moins une fois), des billets au prix de un dollar pour les spectacles des mardis et mercredis soirs. Ces réductions sont valables depuis le 5 janvier.

Qu'on se le tienne pour dit et qu'on en profite.

Le théâtre sur "La Barre du jour"

La revue littéraire "La Barre du jour" consacre les numéros 3, 4 et 5 (réunis en une seule édition) à une étude du théâtre québécois. En plus d'une fantaisie en un acte de Jacques Langui-rand, Diogène, et d'une pièce en un acte d'André Berthiaume, A ceux qui viendront, on retrouve des témoignages de plusieurs écrivains et hommes de théâtre du Québec, dont Claude Jasmin, Jacques Ferron, Roger Huard, Jean-Guy Sabourin et Guy Dufresne.

Signalons aussi la très intéressante chronologie des pièces de théâtre québécoises jouées à la Société Radio-

Canada, de 1950 à nos jours. Pour tous ceux que le problème du théâtre intéresse.

Léo Ferré à la Grande Salle

On connaît assez bien les prises de positions politiques de Léo Ferré; on connaît aussi la qualité des musiques qu'il compose; on connaît, de plus, la réputation qu'il s'est acquise par les nombreux disques qu'il a mis sur le marché, et c'est cet individu qui viendra à la Place des Arts, dès ce soir et pour quatre soirées. La critique française est unanime pour reconnaître en lui un des plus authentiques poètes actuels.

Déjà au moins deux volumes lui sont entièrement consacrés: l'un dans la collection "Poètes d'aujourd'hui", par Charles Etienne et l'autre, publié dans "Les Albums de la Chanson", par les Editions de l'Heure; l'auteur en est Gilbert Sigaux. Il s'agit surtout ici d'un reportage photographique très intéressant.

Léo Ferré a renouvelé son répertoire et c'est avec vingt nouvelles chansons qu'il nous arrive. Voilà donc ce nouveau Léo Ferré qu'il nous sera donné d'entendre dès ce soir.

A la Butte: les Cailloux

Les Cailloux ont maintenant sur le marché trois microsillons. Et ils comptent bien en accoucher un tous les neuf mois d'ici 1967. Après, il semble qu'ils se contenteront de quelques spectacles par année, ne faisant que des choses essentielles, disent-ils. Nous aurons donc l'occasion de les applaudir une fois de plus le 15 janvier, à Val David. Deux spectacles: 9.00 et 11.00 heures.

Un office du cinéma du Québec?

C'est le 25 janvier, au Centre social, qu'aura lieu la première d'un film réalisé par le ministère de l'Éducation du Québec. Le titre du film: "Le Misanthrope". Il semble que ce soit un film qu'on distribuera dans les Régionales à l'intention des étudiants. Espérons que la qualité technique ne fera pas défaut à un texte de haute qualité.

Tandis qu'agonise le Dieu Pan, son adorateur, parfois, n'est pas loin de radoter. A quelques pages d'intervalle, il raconte la même aventure en des termes presque identiques: désespéré d'être le dernier en classe, il avait frotté son bulletin jusqu'à ce que disparaisse la mauvaise note.

Pire encore: il croit que l'homme est au centre de la nature et de l'univers. "J'entends bien

qu'on me traite de vieux fou qui ne sait plus dans quel univers il vit", dit Mauriac, mais "c'est le cosmos aveugle, sourd, sans pensée, qui me semble de peu de poids auprès d'un seul cerveau humain". Cet anthropocentrisme est puéril en ce qu'il est provoqué, chez un vieillard de 80 ans, par un retour à l'enfant qu'il fut jadis et à l'éducation qu'il reçut alors. "Le vieil homme que l'enfant de 1896 est

devenu" affirme en délirant que le Christ est crucifié non plus uniquement à Jérusalem, ni sur la terre, mais sur le monde entier — et que c'est le monde entier, par voie de conséquence, qui participe de la rédemption.

Débordante d'amour, "la religion apprise sur les genoux de ma mère" est pour le vieillard Mauriac un retour à l'enfance. "J'ai substitué à la providence visible qu'était ma mère une

providence invisible d'où elle-même avait tiré la force de dominer ses angoisses". Et voilà donc pour la genèse d'une croyance: "O enfance pleine de Dieu!", s'écrie l'académicien ravi.

Pour cela même, nous croyons savoir que le dieu de François Mauriac s'éloigne autant du jansénisme, abordé par l'intermédiaire de Racine et de Pascal, qu'il se rapproche du quietisme

de Fénelon, de cette doctrine du pur amour où chacun, dans la chair, ne doit aimer que Dieu seul. "Tout amour, écrit Mauriac, et même le pur amour fénelonien, n'est pas concevable sans ce coeur de chair qui bat depuis tant d'années".

Mais la religion sensible au coeur entretient l'horreur du sexe. Déjà, en 1962, Mauriac s'était couvert de ridicule en dénonçant, ni plus ni moins, "cette chienne de sexe où la tendresse de l'enfant ressemble à une petite fille insultée". A présent il ment quand il affirme qu'"aimer les corps, ce n'est pas aimer les êtres". Ce mensonge arrive tout droit d'une nostalgie de l'enfance asexuée qui priaient avec ferveur "un Dieu inexorable pour ce qui touchait aux choses de la chair".

En définitive et malgré ses travers, Mauriac reste un grand écrivain qui n'a plus d'avenir. Il le sait, que le sommet n'est pas loin mais qu'il est dépassé. "Que peut raconter un vieil homme à qui il n'arrive à la lettre plus rien?"

André BERTRAND

LES DISQUES

• **Claude Gauthier, Gamma monorale GM 101, arrangements musicaux: Marc O'Farrell.**

Claude Gauthier n'a pas changé du tout au tout son style. On retrouve sur ce disque d'agréables chansons pas méchantes du tout, "Parlez-moi de vous" et "Je t'aime", par exemple. Ce sont des ballades plaisantes qui ne disent rien de plus que l'attendrissement d'un poète très modéré devant les charmes de l'amour.

Par contre, Claude Gauthier innove un peu en nous présentant des chansons plus ou moins "jazzées". "Notre jeunesse en auto sport", "La fumée des matins" témoignent chez lui d'un plus grand soin apporté à la création musicale. Il faudrait qu'il poursuive ces expériences.

D'autres chansons, dans la veine de celles de Béart, "Ma

vieille Mimi" et surtout "Ma muse" sont composées de jeux de mots simples et plaisants. Donc, chez Claude Gau-



thier, pas de révolution. Il continue son style, semble s'y plaire et ne promet rien de bien neuf pour bientôt. S'il travaillait les paroles de ses chansons avec d'autres compositeurs sans doute aurait-il des créations plus fortes et ce changement pourrait lui per-

mettre de renouveler son genre.

Un disque bien fait que nous attendions plus nouveau.

• **Raymond Lévesque à la Butte à Mathieu, Gamma monorale GM 102; à l'accordéon: Freddy Balta; à la contrebasse: Roland Desjardins; arrangements: Freddy Balta.**

Pour tous les amateurs de satires sociales, de chansons séparatistes, de moqueries anti-anglaises, voilà un disque qui plaira sûrement. Raymond Lévesque ne mâche pas ses mots. On connaît évidemment son style. Son métier de chansonnier lui permet toutes les libertés. Ainsi n'entendra-t-on jamais chanson plus cruelle pour la trop célèbre Charlotte Witton. Ce "Visage" que Lévesque présente n'a heureusement pas la prétention d'être harmonieux.

Des chansons comme "Le fond du fleuve", "Québec mon pays" et "Reggie Chartrand" présentent avec une amplification outrée les torts de cette confédération qu'il semble ne pas trop apprécier. Bref,



de tout ce disque se dégage une atmosphère d'exaspération, mais d'une exaspération tournée en ridicule. C'est ce qui fait sa force.

Un disque que trouveront modéré les enragés du séparatisme et blasphématoire, les "statuquoistes".

• **Pauline Julien chante Raymond Lévesque, Gamma monorale GM 103; direction musicale et arrangements: François Cousineau.**

Ce dernier disque de la grande Pauline est entière-

ment consacré à un auteur compositeur qui mérite bien cette attention. Les chansons de Raymond Lévesque exposent une certaine critique sociale: "Blouson noir" et "Le suicidé" avec des rythmes très modernes dénoncent les



tares de notre société. Ce genre convient particulièrement bien à Pauline Julien qui a si bien ridiculisé jadis les "agents de police".

"Doucees fées", "Dans la tête des hommes" et "Les lettres de mon moulin" continuent les tendres chansons de Raymond Lévesque. Comme "Son coeur", elles évoquent la nostalgie de l'enfance, un monde où tout est rêve et douceur. Pauline Julien les rend avec âme et très grande sensibilité.

Une des chansons du disque est particulièrement intéressante; il s'agit de "Les trous de la ceinture". Cette chanson surprend surtout par le rythme, rythme dont nous ne croyons pas Pauline Julien particulièrement enragée. Or sur ce disque, les rythmes contemporains sont très fréquents. Faut-il voir là l'influence de son accompagnateur, François Cousineau, qui fait de plus de l'excellent travail?

Une nouvelle Pauline Julien qu'il faut connaître.

• **Clémence... sans pardon, Gamma monorale GM 104; enregistrement réalisé à la Butte à Mathieu; direction musicale et arrangements: Pierre F. Brault.**

La principale caractéristique de ce disque est le réalisme.

Un réalisme qui ne pardonne rien à la naïveté des gens qui cherchent des évasions à la vie de tous les jours. "Les jeudis du groupe" sont de ce style. Un autre



centre d'intérêt des bonnes femmes en quête de concours est admirablement démystifié par la chanson "Le bouchon chanceux".

En fait, tout sur ce disque est ridiculisé. Rien n'échappe à Clémence Desrochers qui par un monologue: "Deux femmes", montre les tentatives déjà condamnées de celles qui refusent de sortir de chez elles.

D'autres chansons se moquent de types bien particuliers comme "Gigi la lanterne" et "La touriste girl" (ou "La tout risque girl"). Ce disque n'a d'autre prétention que celle de faire rire et il réussit. Il donne à tout le moins le goût de voir Clémence Desrochers en spectacle.

J.B.

Nouveauté

Images d'Asie

PAR

BENOIT BROUILLET

professeur aux H.E.C. Président de la Commission de l'enseignement de l'Union géographique internationale.

PRESENTATION DE M. ROBERT GARRY
de l'Université de Montréal

Récit d'un voyage de 4 mois effectué par l'auteur, comme envoyé de l'UNESCO en Asie.

A travers ces pages, agrémentées de vivantes anecdotes,

M. Brouillette nous fait partager la vie des pays d'Asie et évoque leurs problèmes économiques, sociaux et culturels. "L'ouvrage de M. Brouillette est plus qu'un récit de voyage, c'est le témoignage vivant d'un esprit curieux et éclairé, de quelqu'un qui a su voir et observer".

(M. Robert Garry).

38 photos en couleurs \$5.50

Chez votre libraire et à

La Centrale du Livre inc.

260 ouest, Faillon, Montréal 10. Tél. 273-1761

Editions
C.P.P.

"Mère Courage" au T. N. M.

Au Théâtre du Nouveau Monde, *Mère Courage* de Bertolt Brecht, dans une mise en scène de John Hirsch, avec Denise Pelletier, Albert Millaire, Dyne Mouso, Jean Richard, Jacques Galipeau, Marjolaine Hébert et Jean Gascon.

Depuis le début de la saison, le Théâtre du Nouveau Monde présente des spectacles qui l'orientent de plus en plus vers le grand répertoire. *Lorenzaccio* nous a révélé les dessous d'une société qui se détruisait de l'intérieur, société qui avait d'étranges ressemblances avec celle qui nous entoure.

Avec *Mère Courage* de Bertolt Brecht, la guerre, l'incroyable guerre de Trente Ans, la sainte guerre justifiable parce que religieuse, est dénoncée avec toute la force qu'on reconnaît à cet auteur. La destruction lente, progressive et sûre de tout l'univers de *Mère Courage* s'accompagne d'une critique acerbe de la religion, de l'armée et de l'amour.

Passant successivement de la Suède à la Pologne et de là, à l'Allemagne, s'échelonnant sur une période de douze ans, la pièce de Brecht, en plus évidemment de s'attaquer violemment à la guerre, nous décrit une femme aux prises avec toutes les angoisses d'une mère, qui veut protéger son bien, en tirer profit si possible, et garder auprès d'elle ses deux fils et sa fille. Elle n'aime pas la guerre mais elle en vit! Suivant l'armée dans ses campagnes, elle crée autour d'elle un milieu familial où les soldats aiment bien prendre un verre de schnaps. Elle est le symbole d'une patrie ambulante, d'une patrie qui n'a pas de frontière. Sa première préoccupation est avant tout humaine et c'est ce qui la rend universelle. Pour elle, la religion n'a plus de sens; elle change de bannière quand elle se sent menacée, quand son commerce risque de ne plus la faire vivre.

Elle éprouve, de plus, un attachement profond pour ses enfants. Catherine, le seul de ses enfants qui demeure avec elle jusqu'à la fin, fille muette qui sent en elle les premiers appels de la sensualité, est interprétée par Dyne Mouso. Ce n'est qu'avec beaucoup de sensibilité qu'elle a réussi à rendre son personnage aussi attachant, aussi troublant. Son impossibilité de communiquer se transpose au niveau de l'amour. Elle se sacrifie toujours pour les autres.

Et, à la fin, dans cette scène qui vaudrait à elle seule une étude approfondie, c'est elle qui, une fois de plus, sauvera les Suédois de l'attaque des catholiques. Elle qui est muette s'accomplit totalement en communiquant avec les autres par le moyen des sons de son tambour. Les cris qu'elle n'a pas pu lâcher sortent enfin. Le rythme y est angoissant, tout comme l'interprétation qu'en a donné Dyne Mouso. Elle n'a pas insisté sur la pantomime mais a préféré rendre son personnage par une sensibilité absolue.

Un des fils de la *Mère Courage* est Eilif, rôle tenu par Albert Millaire. Ce fils est d'une intelligence rustre. C'est lui qui est le brave, qui sauve l'armée et lui procure des victoires. Il est ambitieux et c'est cela qui le perdra. Le jeu d'Albert Millaire est plus ou moins composé de naïveté; ses actes de bravoure dépendent assez rarement de son jugement. Le hasard fait bien les choses pour lui jusqu'à ce qu'il succombe à sa volonté de destruction. Le rôle est rendu avec conviction et maîtrise; on sent chez le comédien une très grande expérience surtout au moment de la chanson où celle-ci est un peu camouflée par le jeu scénique.

Petit Suisse est le second fils de la *Mère Courage* et Jean Richard en est l'interprète. Sans grands moments théâtraux, il rend son personnage très attachant, surtout par la crainte perpétuelle qui l'assaille.

Dans le rôle de l'aumônier, Jacques Galipeau rend une image vraie du peu de convictions de certains prêcheurs. Avec beaucoup de souplesse, il donne l'impression très sûre d'un personnage qui ne se tient pas, qui se nie lui-même. Il est, à proprement parler, ridicule, sans dynamisme interne. Jacques Galipeau en donne une interprétation exacte, sans aucune faiblesse. Yvette, la femme de vie, est incarnée de façon sympathique. Mais Marjolaine Hébert n'a pas su la rendre assez captivante.

Denise Pelletier, dans *Mère Courage*, c'est cette grande comédienne qui réussit à s'oublier pour pénétrer à fond ce personnage épuisant qui tient la scène avec maîtrise, puissance et parfois aussi cynisme. Si Denise Pelletier rend si bien ce personnage, si elle a la conviction



Mère Courage (Denise Pelletier) et Catherine (Dyne Mouso), dans une grande scène de désolation.

intime et forte qu'il lui faut, si elle s'arrache les mots qu'elle dit avec tant de puissance, c'est qu'elle est une comédienne qui refuse de se donner un genre, un style, une attitude. Elle a la persuasion de Brecht, celle qu'il faut pour s'abandonner aux forces mystérieuses de l'homme tout en gardant assez de lucidité pour que l'autre, à son tour, tombe dans les pièges qu'elle tend. Elle est sublime.

Mère Courage est amoureuse du cuisinier, "Pierrot la pipe", rôle tenu par Jean Gascon. On le voit avec plaisir, fort qu'il

est de son immense expérience.

Pour le reste de la distribution, peu de faiblesses il faut remarquer un Yvon Dufour très sûr de lui, et un présentateur convaincant.

John Hirsch assurait la mise en scène. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ses qualités. Il a dépouillé la scène de tout effet artificiel pour n'en garder que l'essentiel, celui d'un mouvement de lente désintégration autour d'une seule permanence, la roulotte. Elle crée le lien entre les scènes et toute l'action trouve une justification ultime en elle.

Il a su aussi faire ressortir l'absurdité de la guerre et le désarroi de ceux qui la vivent.

Le décor est réaliste à souhait, composé de multiples unités qui constituent un tout bien intégré. La roulotte et la maison du paysan (aussi le presbytère) sont les éléments les plus élaborés et ils permettent de constater le soin qu'Eoin Sprott y a apporté. De même pour les costumes de Robert Doyle.

Un spectacle fascinant qu'il faut voir.

Jean BELANGER

Au Stella : "On grève... de rire"

Le spectacle des fêtes du Rideau Vert est toujours l'occasion d'une rétrospective humoristique de l'année qui s'achève. Cette année, avec des textes de Gina Bausson, André Montmorency et Jacques Lorain, et dans une mise en scène d'Yvette Brind'Amour, les comédiens ont réussi à provoquer un rire quasi-continu chez les spectateurs.

Quelques numéros furent particulièrement drôles, entre autres la magnifique imitation du célèbre professeur "Entre-Guillet". André Montmorency y fut sublime et sa personnalisation de ce professeur avant tout homme de théâtre révèle une obser-

vation précise et un don profond de l'imitation chez ce comédien.

A part André Montmorency, il faut souligner le jeu parfois très étincelant de Françoise Lemieux, le drôle Roland Bédard, la souplesse de Jacques Lorain. Germaine Giroux y est toujours aussi captivante.

Bref, une expérience qu'il faudra renouveler l'année prochaine et qui est, en soi, un dérivatif utile pour des comédiens que nous n'aurions pas l'occasion de voir en d'autres circonstances.

J. B.



L'ÉGREGORE
190 est. boulevard Dorchester

L'ONCLE VANIA
pièce de Tchekov
AVEC:

Paul Dupuis
Andrée Lachapelle
François Rozet
Antoinette Giroux
Hélène Loiseau
Jean-Louis Paris
Marthe Thierry
Léo Iliak

Sur semaine 8h 30
Dimanche 7h 30
Lundi 6h 30

Réservations
866 9344

L'âme de Tchekov

A l'Egrégore, jusqu'au 23 janvier. *Oncle Vania* de Tchekov. Mise en scène de Lionel Villeneuve. Avec André Lachapelle, Hélène Loisel, Marthe Thierry, Antoinette Giroux, Léo Ilial, Paul Dupuis, François Rozet et Jean-Louis Paris.

On ne peut pas jouer Tchekov en faisant abstraction de l'âme même de Tchekov, de la sensibilité, de la tendresse, de la tristesse sous-jacentes au drame et aux caractères. On ne peut prétendre jouer Tchekov sans sentir profondément cette âme. A l'Egrégore, la famille de l'Oncle Vania l'a trop peu sentie, à l'exception d'Hélène Loisel dont la présence évoquait un univers que quittaient trop facilement les autres.

Si le malaise est dû surtout au jeu pitoyable de Paul Dupuis, il faut aussi parler du metteur en scène, Lionel Villeneuve, qui n'a pas su lui demander de se départir de ses "petites habitudes" pour entrer dans son personnage. Dupuis joue, hélas, comme il vit; il se cale dans un fauteuil, bredouille ses mots, se tient la tête, déambule comme il le fait dans la vie, et non comme il devrait le faire sur scène. Il ne sait pas marcher sur scène,

ni se tenir debout un moment, ni donner un sens à une tirade. C'est ainsi qu'il fait échouer complètement l'acte trois, la décision de vente, alors que cet acte aurait pu obtenir un effet important. La présence de Paul Dupuis dans cette pièce est une erreur de distribution difficilement pardonnable.

A partir de cette lacune, on peut passablement excuser le jeu des autres personnages qui ont de la difficulté à prendre pied. Hélène est un personnage dont le type se recoupe avec celui de la Mouette. André Lachapelle incarne une très belle Hélène, mais n'est pas assez languissante, pas assez "ondine". On la connaît mieux par ce que les autres disent d'elle que par ce qu'elle rend. Cela se ressent surtout dans ses dialogues avec Vania et avec le docteur Astrov. Léo Ilial — ce docteur Astrov — est un très bon personnage. Il est peut-être un peu trop gai pour le désabusé qu'il est, mais entendons cette gaieté comme une feinte pour masquer une angoisse qu'il exprime trop peu. Ilial joue avec beaucoup

de facilité et de souplesse, mais son personnage n'est peut-être pas assez russe, pas assez tchékovien.

Le professeur Serebriakov, (François Rozet), est une bonne caricature, juste assez précieuse, juste assez casse-pieds pour tenir place au centre des préoccupations de la maison. Sonia ou Sophia est la fille du professeur. Elle est la fille laide qui aime le docteur Astrov. Mais celui-ci, tout attiré par la beauté d'Hélène, ne saurait faire cas de Sonia. Celle-ci, dans ses gestes, dans ses fous rires, dans ses pleurs, ses retenues, sa façon de marcher et de ramasser ses jupes est un vrai personnage de Tchekov, un personnage des *Trois Soeurs*. Tous les dialogues où Hélène Loisel — Sonia — apparaît en sont transfigurés; elle entraîne son interlocuteur avec elle, le poussant à se dépasser, à entrer de plein pied dans la tendresse de l'âme de Tchekov. La scène de réconciliation avec Hélène, les moments avec le docteur autour de la table, et surtout les derniers mots de la pièce avec Vania sont les



Léo Ilial et André Lachapelle.

plus vrais et les plus beaux tableaux de la représentation, parce qu'ils reconstituent ces moments privilégiés de l'univers de Tchekov.

Si Lionel Villeneuve n'a pas su bien choisir et bien mener son *Oncle Vania*, au moins a-t-il réussi à créer ces moments dont nous venons de parler et aussi le dernier acte du départ, évoquant les départs de *La Cerisaie* et de *La Mouette*. La production de *L'Oncle Vania* n'est pas assez homogène, l'ensemble manque de qualité, manque souvent d'âme. Le premier décor, le jardin, sa balançoire, son banc, ses arbres, réussit à créer une

atmosphère spécifique. Mais les intérieurs qui suivent continuent mal ce premier pas. Ils ne créent pas un espace favorable, ils semblent trop minces, trop uniquement fonctionnels, sans détails pouvant donner à voir, donner à sentir.

Le désenchantement tient donc à la distribution boiteuse et aux décors de carton qui ne réussissent qu'à rendre terne un texte très riche et très évocateur. Un demi-succès à l'Egrégore à qui l'on reconnaît pourtant une place de choix dans le théâtre au Québec.

Marie-Claire LANCTOT

• La Florentine drôle et sympathique

Au Théâtre de Quat'sous, *La Florentine*, comédie de Jean Canolle. Mise en scène de Paul Buissonneau; avec Louise Latraverse, Guy Godin, Pierre Boucher, Denise Proulx, Roland Ganamet, Yvan Canuel et Luc Durand.

S'il n'y avait que la très sympathique salle du Théâtre de Quat'sous à visiter, l'aventure vaudrait le coup. L'atmosphère qu'on y trouve donne le goût de voir du théâtre; tout est conçu pour gagner le spectateur.

Et cette troupe a réussi. La beauté et la simplicité de la salle se retrouvent dans le premier spectacle de cette saison: *La Florentine*, comédie de Jean Canolle. L'intrigue de cette pièce est assez simple. Le docteur Nicia est impuissant et il voudrait absolument donner un enfant à sa femme Lucrezia, la Florentine. Après qu'il eût essayé de multiples médecines, survient un galant de Paris, Gallimaco, qui tombe amoureux de sa femme. Avec l'aide d'amis, il réussit à s'introduire dans cette famille de bourgeois de Florence, à se faire passer pour médecin, à charmer Lucrezia et à devenir son amant sans que Nicia s'en rende compte.

L'intrigue permet de multiples incidents comiques et Jean Canolle ne manque pas de les fai-

re ressortir. Le personnage central de cette comédie est Gallimaco dont le rôle est tenu par Guy Godin. C'est lui qui devrait mener l'action mais il y est plutôt précipité par sa fougue amoureuse. Son désir d'amour l'aveugle parfois et il doit se soumettre au destin qui lui a fait rencontrer cette beauté qu'est Lucrezia. Guy Godin donne à son personnage la force qu'il faut. Il n'en fait pas un jeune premier niais et insipide mais un amant tourmenté par le désir de possession totale.

Ligurio, un de ses amis florentins qui lui sert d'intermédiaire avec le docteur, est joué par Luc Durand. Comme toujours, Luc Durand rend son personnage avec maîtrise et aplomb. Il se plie aux exigences de son rôle avec facilité et donne une image tout à fait réaliste de celui qui doit sans cesse modérer les désirs de Gallimaco et provoquer l'assentiment du docteur Nicia. Jouant sur deux plans, il donne l'impression d'un comédien qui ne dépasse jamais ses possibilités mais qui les utilise toujours avec assurance.

Encore une fois, Pierre Boucher joue merveilleusement, et si



Lucrezia, La Florentine ou la magnifique Louise Latraverse.

la pièce est si drôle, c'est dû, pour une bonne part, à la qualité de son interprétation. Toutes en sautilllements et en sur-

prises, ses attitudes évoquent celles d'un personnage moliéresque. A lui seul, Pierre Boucher est tout un spectacle.

Sa femme, Lucrezia a la naïveté des jeunes filles soumises à la morale. L'interprétation de Louise Latraverse est agréable parce qu'elle ne glisse ni dans le mélodrame ni dans le tragique. Elle est profondément féminine et toutes ses qualités n'en sont que plus belles. Denise Proulx tient le rôle de sa mère. Elle crée bien son personnage, sans exagérer, elle non plus, se contentant de le rendre le plus réaliste possible.

Quant à Roland Ganamet, il nous révèle un Siro plein de charmes et de souplesse. D'un naturel déconcertant, il passe insensiblement du plus cru de la réalité aux plus fantaisistes rêves. Roland Ganamet a trouvé le ton juste qui convenait à ce personnage tiré de la *comedia dell'arte*. Yvan Canuel dans *Fra Timoteo* joue avec toutes les nuances qui conviennent à son rôle de confesseur plus gourmand que moral.

Paul Buissonneau a fait la mise en scène de ce spectacle.

C'est une mise en scène toute en mouvement, élaborée sur deux plans, (ce qu'on retrouve rarement au théâtre), ceux de la verticale et de l'horizontale. Beaucoup de mouvements de scènes se produisent en montant ou en descendant et cela a pour effet de créer un équilibre avec ceux sur le sol, qui sont presque tous circulaires. Paul Buissonneau a réussi à utiliser tout l'espace dont il pouvait disposer. Ainsi l'espace est toujours occupé par quelque centre d'intérêt et l'action s'en trouve d'autant plus soutenue. Ce metteur en scène a le génie du détail.

Le décor de Hugo Wuehrich est magnifique de simplicité et permet aisément la mise en scène qu'on y a élaborée; il s'intègre avec harmonie à la salle elle-même. Cette simplicité se retrouve également avec les costumes d'Anne Pritchard qui situent la pièce dans une époque et dans un lieu bien précis.

Une telle comédie, rendue avec tant d'assurance permettra sans doute au Théâtre de Quat'sous d'occuper la place qui lui revient de droit dans notre milieu.

Jean BELANGER

toutes les ficelles du genre

Dimanche soir dernier, dans le cadre de son **Théâtre d'une heure**, Radio-Canada présentait **L'homme au parapluie**, pièce policière de Dinner et Morum. Jean-Louis Roux, qui semble se spécialiser dans ce genre de production, en avait fait l'adaptation. La mise en scène était d'Aimé Forget.

Eduina, la femme de Gregory Blake, est morte empoisonnée à l'arsenic. Qui a tué? Est-ce le mari (Gérard Poirier) qui hérite de la moitié de la fortune de son épouse; il n'est qu'un petit professeur de province qui gagne péniblement sa vie. Est-ce Lisa (Dyne Mouso), la dame de compagnie, qui hérite de l'autre moitié? Est-ce les deux car ils ont projeté longtemps avant la mort de Mme Blake de partir ensemble vers l'Italie? Ou encore ne serait-ce pas la vieille femme de chambre, Ellen (Marthe Thiery) à qui le testament assure une rente confortable?

C'est l'homme au parapluie (Guy Hoffmann), inspecteur de police un peu bizarre, qui



trouve la clé de l'énigme: Mme Blake s'est empoisonnée elle-même parce que Lisa et son mari lui rendaient la vie impossible. Elle se vengeait d'eux par ce suicide déguisé en meurtre. La vieille était sa complice.

Margré un scénario qui semble intéressant, du moins

pour les amateurs du genre, la pièce demeure assez terne. On y retrouve toutes les ficelles du drame policier le plus banal. On ne cherche pas à les cacher. On les exploite ouvertement. C'est là le défaut.

D'abord un titre un peu mystérieux: **L'homme au parapluie**. Un personnage énigma-

tique: cet inspecteur qui n'enquête pas comme les autres policiers, qui ne veut jamais se débarrasser de son parapluie, lequel d'ailleurs n'a rien à voir avec l'intrigue. Puisque l'action se déroule en Angleterre — dont la brume et la grisaille ajoutent à l'élément mystère de la pièce — il est normal que cet inspecteur agisse comme son immortel devancier Sherlock Holmes, dont il avait la pipe. Guy Hoffmann a bien rendu le rôle. Ses gestes mystérieux, son ton ironique, tantôt interrogateur, ses regards à la dérobée, sa démarche fureteuse, tout cela aidait à créer l'atmosphère traditionnelle qui entoure un tel personnage.

Autre ficelle: monter l'un contre l'autre l'amant et sa maîtresse. Jusqu'à les faire s'accuser mutuellement. Et détruire aussi l'amour qui les unissait. La scène du verre de porto est plus que classique. Cependant, il faut mettre au crédit des acteurs le peu de vie qui s'est dégagée de ces scènes. Dyne Mouso et Gérard Poirier ont réussi à étoffer des personnages dont la psychologie était on ne peut plus courte.

Enfin, la ficelle des ficelles: une corde cette fois puisqu'elle s'enroule autour du cou de la coupable. Celle-ci à un moment donné, vers la fin de préférence, est poussée par l'inspecteur à s'énerver, à par-

ler très vite jusqu'à ce que la vérité lui échappe. Là encore, Marthe Thiery, avec sa noblesse naturelle, a su donner un peu de grandeur au personnage assez terne de la vieille-femme-de-chambre-toujours-attachée-à-sa-maîtresse.

La mise en scène aussi demeurerait conventionnelle. On n'a pas fait d'extravagance; ce n'était pas le temps non plus. On a été fidèle à la tradition du genre. Et il le fallait.

En somme, une présentation et une interprétation — l'interprétation surtout — au-dessus de la valeur de la pièce.

L'idée de présenter des drames policiers est excellente en soi. On rejoint les goûts d'une foule de gens, on les délasse par une pièce facile à comprendre, on les forme au théâtre. On peut obtenir le même effet par le vaudeville. On doit en passer le plus souvent possible. Ionesco doit être l'exception et non la règle. La télévision doit d'abord éduquer et délasser avant "d'intellectualiser" à outrance. Par son pouvoir de production, elle s'adresse à la masse avant les initiés.

Cependant, là comme ailleurs, un choix s'impose. **L'homme au parapluie** n'est pas un chef-d'oeuvre policier. C'est un chef-d'oeuvre de "ficelles". Robert Thomas a fait beaucoup mieux avec **Piège pour un homme seul**.

Michel Monette.

LE CINEMA

... quelques films ...

Différents facteurs, allant de la manie à l'intoxication, attireront les montréalais dans les salles de cinéma cette saison. Cependant on peut dès à présent affirmer que le renouveau des programmes n'est pas le moindre de ces facteurs. A l'affiche:

The Agony and the Ecstasy (Alouette) d'après le roman d'Irving Stone, est réalisé par Carol Reed. Les principaux rôles sont tenus par Charlton Heston et Rex Harrison dont la notoriété se passe de tout commentaire. Il existe sur le compte de la grosse production américaine un préjugé qui prétend que cette

forme de cinéma, exploitation purement commerciale, n'offre rien de ce à quoi l'amateur d'art est en droit de s'attendre. L'on put s'en rendre compte par certaines critiques détractatrices de pontifes montréalais. Il va de soi que l'a priori d'un jugement fausse la part d'objectivité dont le critique doit se munir. Ce que l'aveugle n'a pu voir, c'est la page d'Histoire, le siècle artistique, le génie de l'homme maîtrisant la matière pour la façonner à l'image de ce qu'il a en lui de plus beau, de plus cher, que révèle **The Agony**. C'est pour une grande part une recherche de l'homme derrière les chefs-

d'oeuvre qui le défient. C'est un hommage aux artistes de tous les temps, de partout. Cet épisode de la vie de Michel-Ange Buonarroti, c'est l'art dans ce qu'il a de plus pur qu'il évoque. Au-delà de nos croyances personnelles, il faut également voir la ferveur de ce peintre sculpteur pour son Eglise et son Dieu, sa scrupuleuse sincérité, son opiniâtre labeur.

Sous forme documentaire, les vingt premières minutes du film révèlent les principales sculptures du Maître de Florence: un spectacle sublime et à bon compte.

Juliette des Esprits (Place Ville-Marie), réalisé par Fellini, avec dans le rôle principal Giulietta Masina.

Bien que primée par la critique new-yorkaise, cette oeuvre de Fellini ne pourra plaire à tous. Elle plaira à ceux qui pourront s'y retrouver, à ceux qui y découvriront des indices de leur dégénérescence. Ce "conte de fée pour adultes" ne possède du genre que l'onirisme symbolique sans la touche magique de la poésie. Le genre n'est pas poétique en soi, il l'est par la forme que son créateur lui imprime: or elle est absente.

Un érotisme maladif, un grotesque déchirant, une angoisse

superficielle, des personnages monstrueux, des croulants croulés, un adultère vicieux... et voilà l'univers à travers lequel l'on végète et que les longueurs ne sont pas prêtes d'alléger. En définitive, une oeuvre superficielle dans laquelle l'incongru et l'effet gratuits déçoivent.

Thunderball (Palace), le dernier James Bond de Terence Young d'après le roman d'Ian Fleming.

Le "vrai conte de fée pour adultes", le voilà, celui qui défole, qui dégage. Ce que l'on n'y découvre pas souvent c'est le reflet des aspirations, des mythes de notre civilisation automatique. Modernisme, où la technique mène le bal, où le gadget prime toute la ruse. Erotisme flanqué de violence dont la femme est un malheureux jouet, la femme-objet que le play-boy range parmi ses accessoires. Un film agréable comme en témoigne l'assistance nombreuse.

The Hill (Avenue), réalisé par Sidney Lumet, révèle un Sean Connery dégagé de sa servitude d'agent secret, et endossant celle d'un prisonnier de camp de redressement de l'armée.

The Hill dénonce l'autoritarisme absurde de l'armée, le despotisme des individus qui ont

la charge d'un groupe d'hommes. On ne peut que se révolter avec Connery des abus dont ces prisonniers sont les victimes. Il faut mentionner le suspense perpétuel qui fait de ce film l'un des plus captivants présentement à l'affiche. **MALHEUREUSE** armée instituée pour la protection des droits de l'homme et qui annihile en lui son droit le plus fondamental, la liberté, la disponibilité de son être selon son propre choix! Henri FRICKX

TOUS LES SOIRS
8 h 30 précises — relâche le lundi

ISABELLE de Pierre Dagenais

Avec: YVES LETOURNEAU
JACQUES GODIN
JEAN-PIERRE COMPAIN

LE THEATRE DE LA PLACE VILLE MARIE

Guichet ouvert de 12 h à 8 h 30



JULIETTE DES ESPRITS



Jon Vickers dans le rôle de Siegmund, au Metropolitan Opera. (Photo Louis Melançon)

sagesse de Wotan, et malgré de bonnes qualités et une interprétation au-dessus de ce que nous pouvions prévoir, il aurait dû mettre plus de barbarie dans son interprétation.

Il faut souligner enfin le travail extraordinaire de notre orchestre. Un grand soir pour les musiciens. Notons seulement une petite faiblesse: l'énoncé du thème de Hunding, par les vents, était résolument anémique et chevrotant.

De Mehta, nous n'attendons plus qu'une seule chose: l'exécution complète de *Die Walküre*.

Daniel SAINT-AUBIN

contraire, retenir souvent des gestes qui leur venaient instinctivement. Tout lyrisme extérieur n'a pas été entièrement retenu, heureusement. On a vu serrer des poings Vickers et Cross, des bras se sont levés, des regards dramatiques furent échangés et il fallut, pour ceux qui interprétaient Siegmund et Sieglinde, beaucoup de volonté pour ne pas s'étreindre dans le merveilleux et puissant hymne au printemps, tant le cœur est sous l'empire d'une telle musique.

Jon Vickers dispose d'une voix farouchement wagnérienne: c'est tout dire. Il sait obéir au romantisme génialement délirant du compositeur: héroïque dans le baptême de l'épée, sensible dans l'amour qu'il ressent à l'égard de sa soeur. Ingrid Bjoner chante Sieglinde avec la finesse et la discrétion voulue, incarnant la douce femme compatissante, type tout à fait opposé à la femme forte, à la femme que sera Brünnhilde. Richard Cross, dans le rôle de Hunding, n'était pas assez imposant, brutal. Il se rapprochait un peu trop, dans le ton, de la

lyrique de Mozart. Après les grandes excitations de 67, bien entendu.

L'orchestre wagnérien est proportionnel au souffle de la Tétralogie: le plateau, pourtant si vaste, de la Grande Salle fut complètement envahi par plus

cestueux de Siegmund et de Sieglinde (Acte I), à la mort de Siegmund permise par Wotan mais défendue par la valkyrie Brünnhilde (Acte II), enfin à la fuite dans la forêt de Sieglinde enceinte de Siegfried et à la disgrâce de Brünnhilde (Acte III).



Un des deux petits-fils de Wagner à imaginé ce décor du premier acte de *Die Walküre* pour la production du théâtre de Bayreuth. Un arbre au milieu d'une maison, dans lequel Wotan a enfoncé l'épée *Notung*.

d'une centaine d'instrumentistes. La masse sonore exigée par le compositeur est bien conforme à la gravité lyrique de l'action qu'elle soutiendra. Il ne faut pas non plus oublier que Wagner, en composant cette oeuvre, avait à l'esprit la fosse de Bayreuth, et il fallait bien doubler les effectifs instrumentaux pour que la musique puisse être entendue d'un pareil "sous-sol".

Die Walküre (La Valkyrie), dont l'OSM présentait le premier acte en version de concert, est le deuxième volet d'une tétralogie intitulée *Der Ring des Nibelung* (L'anneau des Nibelungen). Cette deuxième soirée du cycle nous fait assister à l'amour in-

Le premier acte (qui dure à lui seul près d'une heure et demi) réunit trois personnages: Siegmund (rôle chanté par Jon Vickers), Sieglinde (Ingrid Bjoner) et Hunding (Richard Cross). Les trois chanteurs connaissent parfaitement le rôle pour l'avoir interprété souvent et Vickers en a laissé un enregistrement inoubliable (chez RCA Victor, dans la luxueuse collection "Soria").

L'emprise de la musique et du drame wagnériens sur les chanteurs est incroyable. Les interprètes que nous avons vus à la Grande Salle, loin d'être dépayés par l'absence de décors et de costumes, devaient, au

L'OSM JOUE MOZART ET WAGNER

À LA HAUTEUR DU GÉNIE

Orchestre symphonique de Montréal, Grande Salle de Place des Arts, jeudi 5 janvier 1966. Programme: Symphonie No 35 ("Haffner") de Mozart; *Die Walküre* de Wagner (premier acte), avec Ingrid Bjoner (Sieglinde), Jon Vickers (Siegmund) et Richard Cross (Hunding). Chef d'orchestre: Zubin Mehta.

Comment définir l'impression si particulière qui s'est dégagée du dernier concert de l'Orchestre symphonique de Montréal? Est-ce, comme un critique le soulignait, la rencontre de deux compositeurs géniaux, mais si différents, qui a tant bouleversé la salle? Peut-être. Mozart et Wagner témoignent, par leur musique, de l'impossibilité de définir l'art par ses moyens. Qu'y a-t-il de différent, au strict point de vue de l'art, entre une fresque aux occultes pouvoirs chimiques et un tableau du XXe siècle, où s'intègrent brutalement tissus et copeaux de bois, sinon le résultat. On oubliera volontiers, quoiqu'en puisse penser Robert Roussil, les combats terrifiants qu'a dû affronter l'artiste dans la construction de son oeuvre, pour ne garder que le résultat de ses compromettantes recherches.

De Mozart, l'OSM interpréta la Symphonie No 35 ("Haffner"). Oeuvre relativement connue du grand public, cette pièce forme, avec la Symphonie "Jupiter" et la 41e, un tryptique mozartien de haute valeur. Le maître de Salzbourg ne se "résume" certes pas à ces trois oeuvres, (résumer serait ici réduire), mais on trouve, dans ce que nous appellerions volontiers cette "trinité", ce que Mozart a fait de plus grand dans sa musique symphonique. Mehta, qui dirige toujours Mozart avec beaucoup de tact, a donné de cette oeuvre une interprétation nuancée et l'on se demande à certains moments jusqu'où pourrait aller *Don Giovanni*, par exemple, sous sa direction. Le chef permanent de l'OSM se familiarise depuis quelque temps déjà avec l'opéra, et nous aimerions bien le voir diriger un ouvrage



**la maison des arts
la sauvegarde**

sise au 160 est Notre-Dame à Montréal,

vous invite cordialement à visiter l'exposition de
JACQUES LAMBERT
artiste-peintre de Chicoutimi
qui se déroulera jusqu'au 28 janvier 1966,

Le Centre est ouvert
du lundi au jeudi de 12.00 à 6.00 p.m.
le vendredi de 12.00 à 9.00 p.m.
et les samedi et dimanche de 12.00 à 5.00 p.m.

NOTRE CHOIX



Les Cailloux, à la Butte, samedi soir.

musique

● A la **Grande Salle**, ce soir, première d'une série de cinq représentations de Léo Ferré.

...un poète qui a le courage de ses "opinions"...

● Mardi et mercredi, à la **Grande Salle**, Orchestre symphonique de Montréal. Soliste: Vladimir Ashkenazy. Chef d'orchestre: Zubin Mehta.

...au programme: œuvres de Stravinsky et Rachmaninoff...

● Ce soir, à la télévision (CBFT), à 10 heures, ne pas manquer "Hommage à Claude Champagne".

théâtre

● Depuis lundi soir, à la **Comédie Canadienne**, "Les Temples" de Félix Leclerc, avec Ovília Légaré, Louise Forrestier, Robert Gadouas, Janine Sutto. Mise en scène de Yves Massicotte.

...espérons qu'ils ne s'écrouleront pas trop vite...

● Au **Gesù**, la Nouvelle Compagnie Théâtrale présente, depuis le 10 janvier, "Jeanne et les Juges" de Thierry Maulnier, avec Michèle Rossignol, Henri Norbert, Nathalie Naubert, Françoise Gratton, etc. Mise en scène de Georges Groulx.

...un théâtre qui, depuis le début de la saison, présente des spectacles excessivement bien faits à l'intention des étudiants...

● Au **Théâtre de Quat'sous**, dans une mise en scène de Paul Buissonneau, "La Florentine", avec Louise Latraverse, Pierre Boucher, Guy Godin, Luc Durand et Yvan Canuel.

...voir critique en nos pages...

● Le Théâtre du Rideau Vert présente au **Stella**, jusqu'à demain soir seulement, leur revue des fêtes. Dès le 15 janvier, "L'Etourdi" de Jean-Baptiste Poquelin de Molière bien connu dans les milieux courtisans du XVIIe siècle.

...avec François Cartier, André Cailloux, Jean Perraud, Régen Roy, etc. De jeunes comédiens qui, nous dit-on, sauront être à la hauteur de Molière...

● A l'**Egrégoire**, une pièce de Tchekov, "L'Oncle Vania", avec Paul Dupuis, Hélène Loïselle, Andrée Lachapelle et François Rozet. Mise en scène de Lionel Villeneuve.

...voir critique en nos pages...

● Aux **Saltimbanques**, "Les Troyennes" d'Euripide. Mise en scène d'André Brassard.

...repus de lait, on retourne aux sources...

● Le Théâtre du Nouveau Monde présente à l'**Orphéum**, "Mère Courage" de Bertolt Brecht. Avec Denise Pelletier, Jean Gascon, Albert Millaire, Jacques Galipeau, Dyne Mouso et Jean Richard. Mise en scène de John Hirsch.

...voir critique en nos pages...

● Au **Théâtre de la Place**, depuis mardi soir, "Isabelle" de Pierre Dagenais, avec Yves Létourneau, Jacques Godin et Jean-Pierre Compain.

...une nouvelle création canadienne...

cinéma

● A l'**Elysée**, salle Resnais, "Mafioso" d'Alberto Lattuada; italien.

...voir critique à l'intérieur de nos pages...

● A l'**Elysée**, salle Eisenstein, "Le Bonheur", d'Agnès Varda.

...vingt-deuxième semaine, le bonheur additionne les semaines...

● Au **Cinéma Place Ville-Marie**, "Juliet of the Spirits", de Fellini, avec Giulietta Masina.

...voir critique à l'intérieur de nos pages...

● Au **Palace**, "Thunderball" de Broccoli et Saltzman, avec Sean Connery.

...un autre James Bond qui se veut du meilleur cru, en attendant l'invasion de tous les anti-Bond...

● Au **Parisien**, de Gilles Carle, "La vie heureuse de Léopold Z.", avec Guy Lécuyer, Paul Hébert, Monique Joly et Suzanne Valéry.

...un film canadien qui est à sa huitième semaine, ça mérite une mention spéciale...

● Au **Majestic**, "Caïn", film canadien de Pierre Patry, avec Réal Giguère, Ginette Letondal et Yves Létourneau.

...le deuxième film de Co-opératio qui réapparaît; à être vu par les cinéphiles qui désirent connaître et constater le phénomène Patry...

● Au **Dauphin**, de Louis Malle. "Les Amants", avec Jeanne Moreau.

...des amants qui ne sont plus, hélas, de la génération peps et qui paraissent un peu démodés...

● Au **Canadien, Plaza et Jean-Talon**, "Merveilleuse Angélique 2".

...de sources sûres, une Angélique inférieure à la première et qui a perdu bien vite sa fierté virginale...

● Au **Crémazie** et à l'**Odéon**, "Une vierge sur canapé" avec Natalie Wood et Tony Curtis.

...pour les voyeurs qui aiment les amuse-gueule...

● Au **Verdi**, de Fellini, "La Dolce Vita", avec Marcello Mastroianni.

...pour tous ceux qui l'on raté, à voir avant "Juliette" pour mieux apprendre à vivre...

● A la **Cinémathèque**, 17 janvier, "Der Blaue Engel", de J. von Sternberg, allemand, version originale; "Le cabinet

du docteur Caligari", le Wiene, sous-titres français. Le 18 janvier, "Morocco", de Sternberg; "Les trois lumières", de Fritz Lang, sous-titres français; Le 19 janvier, "Dishonoured", de Sternberg; "Nosferatu", de Murnau, sous-titres français. Le 20 janvier, "Les godelureaux", de Claude Chabrol et "Metropolis", de Lang, sous-titres français.

beaux-arts

● A la **Galerie Agnès LeFort**, jusqu'au 28 janvier, "New York Scene".

● A la **Galerie Soixante**: œuvres récentes des artistes de la galerie.

● Au **Musée d'Art contemporain**, jusqu'au 13 février, collection du Musée. Dans les jardins: "Dix sculpteurs du Québec" et "Premier Symposium du Québec".

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:
Daniel Saint-Aubin

REDACTEUR-EN-CHEF:
Jean Bélanger

CHRONIQUEURS:
le cinéma:
Michel Beaudry
la musique:
Daniel Saint-Aubin
le théâtre:
Jean Bélanger
les lettres:
André Bertrand
les disques:
Jérôme Breton
les beaux-arts:
Raymond Charland

REDACTEURS:
Henri Fricks, Marie-Claire Lanctôt, Nicole Brossard, André Cassagne, Ivan Steenhout, François Hébert, Pierre-Louis Guertin, Françoise-Marie Lupien.

PHOTOGRAPHE:
Serge Proulx

● **LE CAHIER des arts et des lettres** est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.



Léo Ferré présentera dès ce soir son récital à la Grande Salle de la Place des Arts. A ne pas manquer.